



**HAL**  
open science

**Jean-Paul FOURMENTRAUX, antiDATA – La désobéissance numérique – Art et hacktivismisme technocritique , Dijon, Les Presses du réel, coll. “ Perceptions ”, 2020, 232 p.**

Fardin Mortazavi

► **To cite this version:**

Fardin Mortazavi. Jean-Paul FOURMENTRAUX, antiDATA – La désobéissance numérique – Art et hacktivismisme technocritique , Dijon, Les Presses du réel, coll. “ Perceptions ”, 2020, 232 p.. Réseaux : communication, technologie, société, 2022, La Découverte | “ Réseaux ”, LES PRESSES DU RÉEL, COLL. “ PERCEPTIONS ”, N°231 (1), pp.270 - 274. 10.3917/res.231.0270 . hal-04316697

**HAL Id: hal-04316697**

**<https://univ-paris8.hal.science/hal-04316697>**

Submitted on 4 Dec 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

**Jean Paul FOURMENTRAUX, *antiDATA – La désobéissance numérique – Art et hacktivism technocritique*, Dijon, Les Presses du réel, coll. « Perceptions », 2020, 232 p.**

Par Fardin MORTAZAVI

Un demi-siècle après sa création, l'internet imaginé en territoire horizontal, attaché à la liberté d'expression avec une promesse de pouvoir pour la société civile, semble désormais sous l'emprise de quelques firmes privées collaborant de façon plus ou moins affirmée avec les États. La marchandisation du réseau se conjugue à des mécanismes de contrôle et de surveillance où le citoyen se sent de plus en plus désarmé, désemparé. Face à ces mutations, des artistes visent, par le biais de leurs œuvres, à éclairer les relations ambiguës entre l'homme, la machine, la société et les valeurs humanistes et démocratiques qui la traversent. Jean-Paul Fourmentraux introduit son ouvrage par cette problématique. Socio-anthropologue, il examine, depuis plus d'une décennie, les relations entre l'art, les sciences, les cultures numériques, l'émancipation sociale et la démocratie en se penchant sur les images interactives, l'identité numérique, le design, le Net-art et le *hacking*. Dans les 37 pages introductives de son nouvel opus, il pose les jalons de sa méthodologie technocritique et non-déterministe, qui tient compte de la pluralité des usages du numérique, qui ne riment pas toujours avec une adoption aveugle et enthousiaste. Les neuf chapitres qui suivent (181 pages) sont consacrés à l'analyse d'œuvres des artistes, hackers et activistes technocritiques de l'ère numérique, en mettant l'accent sur la sous-veillance, les médias tactiques, le design spéculatif, le statactivisme, ou l'archéologie des médias, avec comme fil conducteur la réflexivité critique, l'autonomie, l'indépendance et la réappropriation des cultures matérielles.

En contrepoint d'un cyberspace de marchandisation se transformant en infrastructure de contrôle et de surveillance, l'auteur construit son analyse en recourant à la pensée de Michel de Certeau. Pour Certeau, l'homme ordinaire se soustrait en silence à cette conformation en inventant son quotidien grâce aux arts de faire, ruses subtiles et

tactiques de résistance par lesquelles il détourne les objets et les codes, se réapproprie l'espace et l'utilise à sa façon (p. 7). En se référant aux travaux du juriste Bernard Harcourt, l'auteur révèle le comportement paradoxal des internautes qui, pourtant conscients des dérives liées à l'exploitation de leurs données, acceptent des conditions d'utilisation toujours plus invasives et renoncent à leur intimité. Certes, il y a le désir qui motive des résistances, un désir et non le devoir. Or, ce désir se confond avec ceux qui sont happés, confisqués et manipulés par les plateformes : nos désirs sans fin d'avoir accès à tout, tout le temps, de renforcer nos liens sociaux, etc. (p. 13). Selon le concept d'identité numérique de l'auteur, c'est cet *autre moi* que j'enrichis, chéris et que je pense maîtriser et qui m'échappe, qui semble être pris dans le filet de séduction des réseaux socionumériques (p. 17). D'où viennent cette fascination et cette croyance en la technologie numérique ?

L'auteur commence par ancrer sa méthodologie du côté de l'analyse technocritique de François Jarrige, une critique dépourvue d'un conservatisme suranné, d'une peur irrationnelle ou d'un désenchantement. Puis, il se réfère aux concepts de Jacques Ellul (p. 24) et de Gilbert Simondon (p. 141) sur le *sacré* et l'avènement des nouvelles religions engendrées par la croissance technologique : ce n'est pas la technique qui nous asservit, mais le sacré transféré à la technique, qui produit une idolâtrie de la machine. Pour s'en émanciper, Giorgio Agamben préconise de profaner ces valeurs sacrées et ainsi restituer au libre usage des hommes et ramener à l'ordre commun les artefacts techniques qui avaient pu être confisqués de la sphère profane (p. 24). Alors, l'art agit comme un radar, un antidote pour former notre perception, notre capacité de jugement, afin de dominer les médias, comme le proposait MacLuhan (p. 27). L'art de la désobéissance numérique, ainsi défini, devrait inventer de nouvelles manières de faire. Il ne s'agira pas d'une esthétisation de la politique, ni d'une politisation de l'esthétique. Cet art pourrait constituer selon l'auteur un laboratoire, un processus expérimental, pour penser la technique, mettre en question notre écosystème machinique, bousculer et cultiver autrement le numérique et ne pas laisser aux seules plateformes et gouvernements le monopole de leur maîtrise (p. 36-37).

Plasticiens, ingénieurs reconvertis et associés parfois à des informaticiens, les artistes étudiés œuvrent, depuis deux décennies, avec des performances et/ou des installations : sur l'Internet, sur espace scénique ou en plein espace public. Leurs approches technocritiques sont inscrites à contre-courant du progrès et de l'innovation : design critique et spéculatif (*HeHe*, Paolo Cirio, Bill Vorn), archéologie des médias (Benjamin Gaulon, Trevor Paglon), stactivisme (Julien Prévieux), médias tactiques (Christophe Bruno, *Dinovation.org*, Samuel Bianchini). L'auteur explore la propriété critique de leur œuvres : comment ces artistes usent aujourd'hui de différentes tactiques ou ruses pour reprendre la main, détourner et questionner la technologie (au double sens des techniques et des savoir-faire, des logiques et des déterminismes qui sont associés) ; le bricolage au sens de Lévi-Strauss (*glitch*, *bug*, virus, basse définition) ; le braconnage au sens de Michel de Certeau (intrusion, pillage, réemploi, détournement) ; le sabotage au sens de Giorgio Agamben (réappropriation, profanation, contre-emploi). L'ouvrage nous invite également à une réflexion sur les notions d'anonymat, de vie privée et de démocratie. La désobéissance civique (ici numérique), promue par les artistes cités, propose moins de se situer dans une opposition frontale que de développer un regard oblique et réflexif suivant deux principes : la non-violence, et le respect de *l'intérêt général*. La désobéissance numérique se concrétise, alors, dans un processus expérimental qui bouscule et renouvelle les conditions d'action (p. 27-28).

Les créations de Trevor Paglen visent ainsi à rendre visible la surveillance invisible. Il questionne le rôle techno-politique des machines de vision en cartographiant leur territoire dissimulé pour élucider les enjeux de leur image opératoire. Des images qui avec une visée d'action sont issues des dispositifs numériques de surveillance, dans lequel le traitement algorithmique des images provoque un nouvel agencement de l'œil dans l'acte de voir (p. 44). Paolo Cirio s'attache à parasiter les outils, les interfaces et les applications de surveillance numérique. Il construit des contre-dispositifs panoptiques qui invitent les citoyens à une réflexion sur les notions d'anonymat, de vie privée et de démocratie. C'est sur la ré-humanisation des gestes,

des mots et du regard que Julien Prévieux focalise ses recherches artistiques. Son œuvre ouvre des espaces pour se réapproprier ce qui a été confisqué par le logiciel, pour dessaisir les techniques de leur effectivité, pour donner des formes plastiques sensibles. Artiste du contre-emploi, dans son stactivisme, sa tactique consiste à réfléchir à des moyens de réappropriation des nombres comme instrument de lutte, en détournement des outils statistiques visant à s'émanciper des règles de comptage et de production des catégories statistiques. À contre-courant, l'œuvre de Christophe Bruno élabore des programmes informatiques pour pêcher et détourner des objets de langage afin de provoquer des dérives sensibles et poétiques. Il dénonce le désir de Google de mécaniser le langage et la pensée par une sorte de taylorisme invisible du discours à des fins mercantiles et capitalistes. Pour Benjamin Gaulon, le déchet de quelqu'un est le trésor de l'autre. Ce n'est que lorsqu'une machine ne marche pas que l'on se met à développer à son égard un regard critique et réflexif. Ses dispositifs déjouent la stratégie des industries numériques visant à discipliner les usages. Les créations de Bill Vorn explorent les liens ambigus que l'humain entretient avec la machine. Pour mettre nos sens au défi, il souligne la puissance du simulacre créé par l'anthropomorphisme. Ces expériences paradoxales, produisant des sensations entre la fascination technologique et la perte de contrôle, provoquent une réflexion sur le mode d'existence des machines. La performance de Samuel Bianchini met en scène un dispositif panoptique qui se confronte avec celui du rituel des fêtes collectives. Le public, plongé dans un corps-à-corps avec les données et les images, découvre l'étendue de l'emprise des machines et la puissance algorithmique. Le collectif *Disnovation.org* propose aux citoyens des expériences audiovisuelles, sensorielles et immersives qui interrogent les déterminismes technologiques : erreurs, dysfonctionnements, états limites, seuils de rupture. Tout en intégrant les citoyens à l'échelle d'une ville, par ses projets en design critique et spéculatif, le binôme d'artistes *HEHE* interroge les innovations les plus contemporaines pour mettre en œuvre et donner à percevoir et à penser les questions écologiques ou énergétiques.

Nous relevons un dénominateur commun qui relie les œuvres étudiées dans cet ouvrage : *conscientiser par une expérience (vécue)*

*esthétique*. Ces tactiques de médiation artistique à visée émancipatrice se réalisent, tout en nous épargnant une nouvelle prescription. Toutefois, nous devrions aussi étudier leur étendue sociologique et leur efficacité émancipatrice. Une action collective peut-elle émerger dans une société de communication de masse à partir de ces résistances individuelles ? Ne risquent-elles pas, au contraire, d'être immédiatement récupérées par des stratégies marketing de contrôle continu ? Je m'appuie ici sur l'analyse critique que fait Serge Proulx du concept *tactique* de Certeau, en considérant que le pouvoir de résistance culturelle des individus est limité. Selon lui, Certeau comme Foucault examinent les procédures minuscules qui organisent les discours des dispositifs contribuant à redistribuer l'espace d'une surveillance généralisée. Toutefois, Foucault observe, à travers ces pratiques, la production de la discipline et de l'intériorisation de l'ordre où le pouvoir s'installe et prend racine justement dans ces mêmes foyers de résistance. Alors, l'art de désobéissance numérique ne devrait-il pas explorer aussi hors d'un imaginaire assujéti à la techno-esthétique du dispositif numérique ? Je me réfère au philosophe Pietro Montani dans cette réflexion. Certes, ces prothèses techniques nous procurent une capacité de nous prolonger, augmenter mais au dépens du conditionnement de notre sensibilité en la réduisant et la canalisant. De plus, l'auto référentialité de la représentation de l'imaginaire ne cesse de croître dans cette techno-esthétique en destituant le monde extérieur comme source de formes. Ainsi, devient-il possible de se déconnecter, à la manière de Peter Brook dans un *espace vide*, pour ne pas meubler l'imaginaire ? Cet espace peut alors acquérir le potentiel d'imaginer autrement notre nouvelle condition numérique. Ce qui permettrait à l'homme de se recentrer sur lui-même pour intégrer la complexité de sa présence aux choses et aux êtres du monde sans artefacts. À l'ère de cette seconde modernité d'intrusion par des artefacts neurocognitifs, alors que Frédéric Gros déclare : « Et soudain, c'est la désobéissance qui humanise » (p. 80), l'émancipation ne s'ébaucherait-elle pas sur la question d'Henry David Thoreau : « Si je ne suis pas moi, qui le sera ? ».

Fardin MORTAZAVI

Université Paris 8, CEMTI / Eur-ArTeC

fardin@cyberombre.org      www.cyberombre.org